

L'homme et les forces telluriques. Plongée dans le monde de Jean Giono, écrivain de la Provence et dans celui de la photographe nord-américaine Jeanne K Simmons

Résumé

« Colline » est un court roman de Jean Giono publié en 1929, qui ouvre la « trilogie de Pan ». Dans une prose poétique, c'est le récit de la vie dans un hameau de paysans. Un jour, les hommes commencent à percevoir de mystérieuses forces qui les dépassent. Rapprochons cette fresque littéraire du travail de la photographe Jeanne K Simmons, sur le rapport poétique que peut avoir la femme à la nature. A sa manière, elle tisse le lien entre la Terre Mère et le corps des femmes.

Lecture d'extraits de « Colline »

Jean Giono est un écrivain français né en 1895 à Manosque et mort en 1970 dans la même ville de Provence. Son œuvre romanesque représente la condition de l'homme dans le monde, en s'inspirant du monde paysan provençal et en se souvenant de la Grèce antique. Il a eu plusieurs amis artistes peintres.

C'est entre les collines, là où la chair de la terre se plie en bourrelets gras.

Le sainfoin fleuri saigne dessous les oliviers. Les avettes dansent autour des bouleaux gluants de sève douce.

Le surplus d'une fontaine chante en deux sources. Elles tombent du roc et le vent les éparpille.

Elles pantellent sous l'herbe, puis s'unissent et coulent ensemble sur un lit de jonc.

Le vent bourdonne dans les platanes.

Ce sont les Bastides Blanches.

La terre du vent.

La terre aussi de la sauvagine : La couleuvre émerge de la touffe d'aspic, l'esquirol, à l'abri de sa queue en panache, court, un gland dans la main ; la belette darde son museau dans le vent ; une goutte de sang brille au bord de sa moustache ; le renard lit dans l'herbe l'itinéraire des perdrix.

La laie gronde sous les genévriers ; les sangliots, la bouche pleine de lait, pointent l'oreille vers les grands arbres qui gesticulent.

Puis le vent dépasse les arbres, le silence apaise les feuillages, du museau grognon ils cherchent les tétines. (...)

Les bois dansent. Des lambeaux d'orage passent ; une courte foudre gronde et luit. L'air sent le soufre, le gravier et la glace. Une lumière d'eau teint la vitre où le lierre désesparé cogne de son lourd bras de feuille.

La porte du grenier saute sur ses gonds. On dirait que, là-haut, on écrase une portée de chatons à coups de talon. La nuit vient ; le vent prend de la gueule. Le ciel sonne comme une voûte de tôle sous la grêle.

Un long gémissement traverse la maison. Ce n'est pas la lucarne, elle est barrée. La fenêtre ? Elle grelotte mais ne geint pas. L'huis ? Le verrou est neuf. Alors, quoi ? (...)

« C'est fort, un arbre ; ça a mis des cent ans à repousser le poids du ciel avec une branche toute tortue.

C'est fort, une bête. Surtout les petites.

Ça dort tout seul dans un creux d'herbe, tout seul dans le monde.

Tout seul dans le creux d'herbe, et le monde est tout rond autour.

C'est fort de cœur ; ça ne crie pas quand tu les tues, ça te fixe dans les yeux, ça te traverse par les yeux avec l'aiguille des yeux. ...)

C'est fort, une pierre, une de ces grandes pierres, qui partagent le vent ; droites depuis qui sait ? Mille ans ?

Une de ces pierres qui sont dans le monde depuis toujours, devant que toi, Jaume, la pomme et l'olivette, et moi, le bois et les bêtes, et les pères de tout ça, de toi, de moi, et de la pomme, devant que le père de tout ça, Jaume, soit seulement dans les brailles de son père. »

(...)

C'était si simple à l'ancienne façon : l'homme et, tout autour, mais sous lui, les bêtes, les plantes ; ça marchait bien comme ça. On tue un lièvre, on cueille un fruit ; une pêche c'est du jus sucré dans la bouche, un lièvre c'est un grand plat débordant de viande noire. Après, on s'essuie la bouche et on fume une pipe sur le seuil.

C'était simple, mais ça laissait beaucoup de choses dans la nuit. Maintenant, va falloir vivre avec ce qui est désormais éclairé et c'est cruel !

C'est cruel parce que ce n'est plus seulement l'homme, et tout le reste en dessous, mais une grande force méchante et, bien en dessous, l'homme mêlé aux bêtes et aux arbres.

Vivante et terrible, il sent, sous ses pieds, bouger la colline.

Les photographies de Jeanne K Simmons

Le travail de l'artiste américaine **Jeanne K Simmons** a été reconnu et récompensé dans de nombreuses publications internationales. Elle combine *Land art* et *body art*. Jeanne K Simmons utilise l'énergie qui émane de l'univers, pour exprimer dans ses œuvres ses questionnements concernant l'humanité et l'environnement. Le rapport poétique que peut avoir la femme à la nature est ce qui revient le plus souvent dans son travail. A sa manière, elle tisse le lien entre la Terre Mère et le corps des femmes.

<https://brainto.com/posts/tressee-a-la-terre>

Jeanne was born in coastal New Hampshire. She graduated from the Maine College of Art in 1991 with a BFA in Sculpture.

In 1992, Jeanne moved to Chicago to attend graduate school at the School of the Art Institute of Chicago. She couldn't cope with city life, so she drove west, eventually settling on Vashon Island, WA, where she later met her husband, Gunter Reimnitz, who is also a sculptor.

Jeanne and Gunter moved to Port Townsend, WA in 1999.

<https://jeanneksimmons.com/>





Conclusion : L'œil de l'anthropologue

Cette photo du premier quart du vingtième siècle a été publiée dans *l'Enciclopedia Auñamendi*, sans autre indication que la légende.

Au Pays basque, lorsque le maître ou la maîtresse du logis mourait, il fallait l'annoncer aux abeilles en leur parlant avec le plus grand respect, en les appelant *andreak* (Mesdemoiselles).

On peut consulter les travaux de Julio Caro Baroja, (1914-1995), anthropologue, historien, linguiste, essayiste et académicien basque, de langue espagnole.



*Comunicación de la muerte del dueño de la casa a las abejas. País Vasco, foto del primer cuarto del siglo XX.
Annonce de la mort du chef de famille aux abeilles. Pays basque, photographie du premier quart du XXe siècle*